

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 27 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

DEUXIÈME PARTIE

FANCHON AMOUREUSE

III

(Suite)



Elle resta devant lui interdite. (P. 12, col. 2)

— Par des misérables qui en voulaient à mon Petit Bernard...
 — Ainsi, vous êtes orpheline, mon enfant ?
 — Non, madame, dit Fanchon, qui prenait peu à peu confiance, dans cette atmosphère de tendresse qui l'enveloppait, non, je ne suis pas orpheline. Je n'ai jamais connu mon père, cela est vrai...
 — Mais votre mère ?...
 — C'est ma pauvre maman qui m'a élevée !
 — Elle vit toujours ?
 — Oui.
 — Pourquoi l'avez-vous quittée ?
 — Maman est paralysique. Elle ne peut proférer aucune parole. Elle ne peut se mouvoir. Elle a été admise dans un hôpital. Là, on la soigne. Elle ne manque de rien. Quand j'aurai amassé quelque argent et qu'àuprès de moi je serai sûre qu'elle sera bien soignée, comme là-bas, j'irai la chercher et je la ramènerai... Déjà, une fois, nous avons failli être réunies... Puis la mort nous a de nouveau séparées...
 — Où est-elle ? Désirez-vous que je lui fasse parvenir quelques secours ?
 Mais Fanchon se tut.
 Elle n'osait encore livrer son secret.
 — Merci, madame, merci !... Plus tard, oui, plus tard, peut-être...
 — Oui, mon enfant, dit la comtesse, avec bonté, plus tard lorsque vous aurez toute confiance en moi.
 — Oh ! madame, dit Fanchon avec élan, j'ai confiance, je vous le jure, mais, je vous l'ai dit, j'ai peur, oui, j'ai peur pour ceux qui m'aiment. Et je ne veux pas qu'il vous arrive de la peine, à cause de moi.
 — Nous saurions vous défendre, mademoiselle, dit Jacques, et nous nous défendrions aussi, croyez-le bien !
 — Qui sait ! !
 Il restait bien malgré tout, dans l'esprit de Mme de Beauchamp,

quelque incertitude, une vague hésitation, devant le mystère que revêtait chaque parole de la vieilleuse.

Et cela en dépit de la séduction et du charme de la jeune fille, de la franchise et de la droiture qui se lisaient dans ses yeux.

Cela était si romanesque, ce qu'elle laissait deviner.

Existait-il donc des gens assez féroces, au monde, pour poursuivre de leur haine cette innocente et celui qu'elle appelait Petit-Bernard ?

Pour les poursuivre au point de ne pas même reculer devant un meurtre pour les retrouver et les reconquérir ?

C'était cela qui la faisait douter, rêver, hésiter !

Jacques vint prendre les mains de la comtesse et les embrassa respectueusement.

— Mère, je voudrais t'adresser une prière...

— Quoi donc, mon fils ?

— Je voudrais que tu lui dises, à celle qui semble tant t'intéresser, que notre maison lui est ouverte désormais et qu'elle nous fera plaisir chaque fois qu'elle s'y présentera.

— Vous entendez, mademoiselle ? dit Mme de Beauchamp.

— Madame, votre bonté me rend toute confuse.

— Ce n'est pas tout, dit Jacques.

— Quoi encore, mon fils ?

— Cette invitation est trop vague. Mlle Fanchon ne viendra pas. Il faut qu'elle s'engage... Pourquoi ne nous promettrait-elle pas de venir une fois par semaine, comme aujourd'hui, par exemple... Alors elle se souviendrait...

— Répondez, mademoiselle.

— Oui, madame, je veux bien...

Et elle ajouta, un peu plus bas :

— Quand vous serez lasse de moi, je le verrai bien... Alors, tout en vous gardant la même reconnaissance, je ne reparaitrai plus... A cette condition-là, j'accepte, madame.

Le visage de Jacques sembla soudain se transfigurer. Ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé. Un sourire heureux errait sur ses lèvres. Vraiment, à cette minute-là, il n'avait plus cet air maladif qui ne le quittait jamais, cet aspect de jeune être marqué de mort précoce qui tant de fois, lorsqu'elle était seule, faisait pleurer sa mère.

Était-ce la seule présence de Fanchon qui le changeait ainsi, en réchauffant son cœur ?

Que de fois Mme de Beauchamp, avait eu le pardon, cet enfant qu'elle adorait !

Elle ne lui avait conservé la vie qu'à force de dévouement, qu'à force de tendresses ingénieuses !

Et la brusque apparition de cette jeune fille, envoyée par le hasard, faisait sur Jacques, en quelques minutes, plus que n'avait fait l'affection maternelle depuis vingt ans... Était-ce donc la vie qu'elle apportait, cette jolie vieilleuse... la vie forte et saine, l'espoir enfin, avec ses chansons ?... Et que réservait l'avenir ?

— Ainsi, mademoiselle, vous n'oublierez pas qu'une fois par semaine vous nous devez un jour ?...

— Je ne l'oublierai pas, madame... et soyez bénie, pour votre bonté...

Elle porta les mains de la comtesse à ses lèvres.

Puis elle dit, en montrant Matteo :

— C'est à lui que je dois de vous connaître. Me permettrez-vous de l'emmener de temps en temps ?

— Oui, Fanchon, aussi souvent que vous le voudrez !

— Avant de nous quitter, mademoiselle, faites-nous une seconde fois le grand plaisir de chanter... Le voulez-vous ?...

— Toujours, autant que vous le désirez... Mlle Simone a paru tout à l'heure contente d'entendre mes chansons du *Papillon*. Je vais lui en dire une autre du même genre... Les *Moucheron* :

Que j'aime à voir, où le soleil abonde,
 Des moucheron
 La ronde
 Vagabonde !
 Sur les vapeurs qui s'élèvent de l'onde
 Ces moucheron,
 Dansez encore, entremêlez vos ronds.

Joyeux enfants des airs, toujours, toujours vous êtes
 En fêtes ;
 Dieu vous fit pour danser
 Sans jamais vous lasser.
 Vos gosiers sont muets, mais le bruit de vos ailes
 Si frôles
 Pour vos ballets vous sert
 Du plus brillant concert.

Pour montrer qu'ici bas les choses sont fragiles,
 Agiles,
 On vous voit voltiger
 Sur un brouillard léger.